

LE CANARD HUPPE

Il était mon amour et il fut ma rédemption.

Cossard, il sortait peu, toujours à la recherche de lui-même. C'était lui, G.

Il arriva dans ma vie un jour de décembre, en des temps si miséreux de douleur. D. était parti dans l'autre monde, exacerbant mon aura intérieur. Je fus livrée à moi-même et dans un sursaut d'intelligence, je gravis les marches qui m'amènèrent au dernier étage de mon immeuble avec pour seul but : sortir de cette impasse.

Il m'avait demandé une cigarette, il y avait quelques mois et je n'en avais tenue gare. Aujourd'hui, je le ré-entend un soir précédent Noël riant ostensiblement devant son poste de télévision et il semblait que mon espace intérieur devait laisser place à l'étranger qu'il était pour moi : il n'y avait que l'évidence d'une rencontre fortuite

Le front large, signe d'une grande activité cérébrale, de taille moyenne, il était aussi d'un tempérament changeant ; oscillant entre la colère et la tristesse ; ce qui dissimulait une nervosité intérieure, le rendant assez allègre. Pourtant, il laissait l'image d'un homme plein d'humour par ses jeux de mots grivois.

Au premier abord, il me sembla assez rustre et surtout il n'était pas dans l'âge de mes conversations. Ce qui me rapprocha de lui ce fut les études. Il était du même niveau d'étude que moi et je remarquais, avec admiration, la richesse littéraire de ses cours. C'était une autre époque, celle de 1970 avant toutes ces réformes de l'éducation nationale organisées depuis l'arrivée de la gauche au pouvoir.

G. était aristocrate de naissance, ce qui ne l'empêcha pas de prendre le gauche de sa condition à savoir sortir du rang. En effet, ces gens-là sont soit mariés et ont une famille nombreuse soit ils rentrent dans les ordres. Lui, ne sut jamais prendre sa vie en main. Il rêvait d'entrer dans la marine nationale mais il fut d'entrée réformé par un médecin major qui lui diagnostiqua des troubles du comportement. Le voilà parti pour des années d'errance en hôpital psychiatrique.

Déjà petit, il se sentait perdu et seul. Il ne savait que faire de sa peau et s'ennuyait. Son visage exprimait un désarroi et déjà une émotion intense de détresse. Il dessinait des toutes petites maisons à une seule fenêtre comme une cellule de prison. Son enfermement mental l'empêchait de gérer ses pensées. Et donc sa vie. Il ne vivait que en fuyant le temps. Sa mère, fragile et lasse, ne pouvait s'occuper de lui et il semblait qu'il n'attirait l'attention de personne alors qu'il n'attendait que cela. Alors, chétif, il trouvait refuge dans les jambes des dames qui prenaient le thé cherchant à attirer l'attention.

Le 23 mai 1966, il fut ramené de son collègue en voiture car sa mère souffrante depuis plusieurs années décéda subitement en après-midi. Mère de 7 enfants, elle laissa deux enfants en bas-âge. Sa sœur prit la responsabilité des charges qui en incombaient. G. perdit sa mère à 13 ans et il l'a regarda sur son lit de mort. Désormais, la vie avait littéralement changée pour lui.

Cette femme lui laissa à jamais un manque d'amour. Ce qui eut des conséquences non négligeables dans sa vie d'adulte : il ne put être père.

Les D.L ne manquait de rien. Le papa, ingénieur à EDF fit construire un terrain de tennis, installa un billard... et pourtant G. ne ressemblait pas aux autres enfants, il craignait Dieu. Son père, rigoriste, lui ramenait toujours à sa conscience et plus tard, G., malade, n'arrivait plus à rebondir sur des situations éprouvantes. Cela ne l'a malheureusement pas aidé à se guérir. Cela l'a plutôt bloqué. La religion faisait partie de son éducation et il n'avait jamais douté de son existence ; cela s'imposait à ses yeux, lui qui rêvait par-dessus tout de retrouver sa sœur C. au paradis. G. n'aimait plus ce monde si cruel pour lui qu'il était resté avec un cœur de petit enfant.

En effet, il se retrouvait fatalement confronté à sa problématique : il ne savait pas vivre et il ne se sentait pas de ce monde. Le temps prenait son temps et ne modelait que difficilement les symptômes encourus se laissant envahir par la moindre pensée. Il ne luttait pas, c'était un chômeur usé par les rouages de la vie et se laissait s'abandonner à son triste sort. Il se demandait de façon récurrente, « pourquoi ? Suis-je un vilain petit canard ? » me-disait-il avec l'expression d'un enfant dans son pyjama jaune canari avec ses cheveux ébouriffés en crête, sortant de son lit mal fait.

Et si la vie était contée par G. : Que dirait-il ?

Il dirait sûrement qu'elle est une mauvaise farce, que Dieu, il lui casserait la gueule, qui n'y a de répit que pour les méchants et que sa seule erreur, si magistrale soit-elle, c'est qu'il a «juste» oublié de vivre.

G. ne se vantait pas de sa particule contrairement à ses frères et sœurs et vivait dans la simplicité. Il avait eu un père bon et honnête et il était conscient qu'à la révolution française, il aurait été guillotiné. Il fut marqué par la mort et le deuil tout au long de sa vie. Sa sœur C. s'était suicidée à 29 ans puis G. fut jeté sur une voie de métro et pour couronner le tout D., un autre frère était devenu trauma-crânien à vie à la suite d'un accident de voiture. Il s'est alors réfugié dans le passé heureux (qui a quand même existé). Il avait de nombreux accrochages avec sa sœur B qui revendiquait sa noblesse et s'était mariée avec un marquis. Elle cherchait les querelles par mauvaise humeur et G. ne fut jamais défendu par sa mère, fatiguée d'avance de lutter, donnant raison par faiblesse et crainte de sa fille. G. est tombé malade vers 15ans, et à 60 ans, il se sent toujours mal dans sa peau, il est souvent dépressif car il est excentré par rapport à lui-même et par rapport à la société. Il n'a pas l'habitude de s'analyser.

Les premiers temps que je le connaissais, il venait de perdre son amie et il restait assez indifférent à moi cherchant au creux de son lit la paix intérieure et j'avoue qu'il ne passait pas inaperçu , un peu original et m'impressionnait par sa voix tonitruante et agacée. Il comprit petit à petit lui-aussi que j'étais sa seule issue à ce tunnel de parcours de vie. Certes, j'étais encore jeune et n'avais pas fait le deuil de D. Nos relations étaient assez tumultueuses, entrecoupées de séjours à l'hôpital et de périodes meilleures où nous prenions le parti de chahuter déversant notre pression dans des délires de jeux de mots. Les voisins en étaient victimes et je reçue des plaintes de voisins pour tapage nocturne. En effet, nous étions souvent réveillés très tôt dans la nuit. Il avait des troubles de l'humeur.

Ainsi il se montrait débordant de vitalité, exalté pendant plusieurs mois, heureux de vivre, même démesurément, se défoulant dans les jeux de grattage puis d'un coup il perdait confiance en lui-même et se réfugiait dans le sommeil ; il devenait inhibé ; c'est alors qu'après cette période, il finissait par passer une nuit blanche et tout à coup il cherchait à rompre avec moi, s'énervant à la première occasion. Son ras-le-bol était si terrible que un jour il jeta par la fenêtre tout un tas de bazar, transformant les arbres en porte-manteau et tapissant la cour de papier.

Un peu espiègle, il savait user d'astuces pour arriver à ses fins malgré ses apparences innocentes.

Son père, vicomte s'était marié en 1947 avec la vicomtesse Alyette De la T. Ce n'était pas un mariage forcé ; malgré ses soucis d'épilepsie et sa fatigue permanente, elle supporta 7 grossesses avec aise. Elle accoucha de 4 garçons et 3 filles

Comment ne pas voir l'embellie de son propos qui le fait surnager au dessus des eaux ? Paroles ferme mais enjouée, paroles quelquefois décousues et paroles exaltés Que lui vau le souvenir de ses aïeux si ce n'est toute sa vie. Il se conjugue à l'imparfait dans une évanescence de ses pensée, vagabondant à la recherche du bien-être. Et de la fraternité.

Avec le temps, il ne cherchait plus les conflits et apprenais à aimer. Pourtant il voyait le mal partout et portait un jugement implacable sur les gens.

Il appréhendait le sexe opposé comme quelque chose d'étrange et étranger à lui. C'était un machin attirant et impressionnant. Sa mère avait dû lui laisser cette image là. Il n'y avait pas des femmes mais la femme. L'amour lui faisait peur et ses désirs, il les prenait pour des péchés. La sexualité venait pour lui du mal. Il ne s'autorisait pas à avoir ne vie sexuelle. Insensible à aimer, il l'était encore souvent, préférant se réfugier dans son monde. Cependant, il savait parler aux femmes d'un certain âge, habitué à fréquenter les salons. Et était très attaché à sa belle-mère, la seconde épouse de son père.

La crainte de l'enfer, qui parait si dépassée de nos jours, était omniprésente ; ce qui justifiait souvent ses comportements. Il avait peur d'être damné comme si une faute mortelle expliquerait sa maladie.

Il était tellement dépassé par sa maladie qu'un jour, en après-midi, dans une angoisse terrible, G. dit à son père : « je ne suis pas votre fils ». Ils vont dans le salon du manoir et son père l'interroge pris de panique : « Est-ce tu connaissais quelque chose à ce sujet -là ? G. déblatère des noms dans un état second, son père très malheureux prend un fusil et le vise dans un désespoir commun. Alors, G. et son père, croisent leur regard. Monsieur D.L est très affligé. G., toujours sur le coup d'une épée de Damoclès se jette finalement dans ses bras. F. D.L, dans un élan d'amour lui supplie : « Ne me quittes pas. ».

G. resté dans son monde croit apporter le malheur autour de lui, il s'imagine qu'il fait souffrir autrui car il a trop souffert. Ses raisonnements sont souvent fantaisistes comme celui-là.

L'aristocratie, peu ouverte à ce genre de problème, ne reconnaît pas cette maladie. C'est pour cela que G. ne fut que tardivement hospitalisé par son père qui ne voyait pas d'autres issues. L'omniprésence du culte catholique, qui est restée comme au moyen-âge, rend ces gens obtus. Pour eux, il y a faute d'où le sentiment de culpabilité que G. éprouvait.

L'Eglise a toujours été hermétique et en retard par rapport à la science. L'aristocratie est un moule, dans le cas d'une maladie comme celle-ci, il y a rejet. M., sa sœur est sortie du lot, elle est devenue psychologue après avoir connue l'anorexie.

Il ne comprend toujours pas sa maladie après 40 ans de psychiatrie.

Depuis que nous nous sommes rencontrés, nos vies ont littéralement changée. Nos deux appartements situés l'un au-dessus de l'autre, forme comme un duplex où nous circulons avec nos portes ouvertes. Couchés souvent tôt, nous nous réveillons tôt et vivons des échanges complices de rire qui en feraient envier plus d'un. Plusieurs fois nous avons pensé à nous mariés mais finalement nous préférierions notre situation quasi idéale. Bien-sûr nous avons eu beaucoup de moment très dur, cependant nous ne pouvions nous séparer comme un tandem sur le même chemin du futur. G. ne vivait que dans le passé et le présent, il ne se projetait pas dans le futur et loin de lui l'idée de sa propre mort. Nous sommes des compagnons de vie et nous ne sommes jamais seul. C'est en cela que réside notre force...et notre joie.

Je vais vous raconter des péripéties que nous avons rencontrées au sein de notre couple :

Un jour, nous sommes partis rendre visite à sa belle-mère et nous nous sommes arrêtés prendre un verre dans un café. G. part chez elle et je patiente assise au comptoir. Il se laisse désirer et donc, je décide de le rejoindre ; seulement je ne pus trouver la maison. Je fais l'aller-retour espérant le retrouver au bar. Pas de G. Je suis donc à 30 km de chez moi et il n'y a pas d'autre alternative que l'auto-stop. Enfin rentrée, je le retrouve lui aussi chez lui ! Une autre fois il me déposa chez quelqu'un à 15 km de chez moi et ne revint pas me chercher. Je n'avais pas d'argent alors je pris contact avec un taxi avec qui je me suis arrangée pour payer plus tard. Et ceci se renouvela à d'autres occasions avec pour résultat : je n'ai plus confiance qu'en moi pour ma sécurité. Il semble bien difficile d'aller s'aventurer dans d'autres pays ; en tout cas pour l'instant.

Je me souviens aussi d'un week-end où G. avait perdu sa clé d'appartement : il se trouva enfermé à l'intérieur, victime de son propre jeu. En effet, sur son trousseau, il y avait sa clé de voiture et dans un élan de folie raisonnée, il s'était empêché, en la jetant par la fenêtre, de prendre la voiture que nous devons utiliser pour faire de la route. Il criait affolé et j'appelais quelqu'un qui pouvait chercher le double au siège de la curatelle. Je parle de folie raisonnée car dans sa tête il avait égaré ses clés. Ces moments de souffrance partagée se renouvelaient malheureusement régulièrement. Il passait du tendre agneau au lion qui ronge sa proie et de la tristesse à l'excitation dans une tension quasi stridente. Non pas agressif, il était pris d'une émotion très forte dégageant un charisme : il donnait alors l'impression d'être toujours sur le bord d'esclandres.

Dans un élan de rage, je lui est parait-il dit qu'un jour, je le tuerai. Ce qui n'avait pas échappé à ses oreilles. A chaque dispute, c'était pour moi dur et injuste de l'entendre dire : «un jour, tu me tueras». Ce que je savais que cela n'arriverait jamais. Cependant cela m'a fait réfléchir.

Lui aussi, dans une colère foudroyante, m'avais cherché. Il m'avait dit : "tu es conne à la puissance 13". Ce à quoi je ne rétorquais pas. Mais je le trouvais quelques peu gonflé ! G., par moment, ne dégageait aucune chaleur humaine. On aurait dit qu'il ruminait des mauvaises pensées.

Serait-ce avec haine ? Je ne sais. Je crois que son fort intérieur était si intense au point qu'il dégageait des émotions étranges. Je n'avais pas l'habitude de conflit si dur bien que mes parents aient aussi un fort charisme.

D'autre part, c'était impossible de me reposer sur ses épaules : le coup de la panne d'essence est arrivé à maintes reprises. Nous n'avions pas de portable, pas d'argent à chaque fois ! La dernière fois, nous avons poussé la voiture sur 1,5km ; une autre fois j'ai évité le pire : il était sur le point de mettre du super à la place du gazole alors que nous étions sous curatelle ; une autre fois encore, il mettait plus d'essence que son porte-monnaie...

Malgré tous ces bouleversements à supporter, cela m'a tiré vers le haut, augmentant ma capacité à combattre mes démons et résister aux émotions car tout mon être était excentré. Le danger n'était plus moi mais lui. Ce qui d'ailleurs, lorsque le soufflet était retombé, c'était l'hilarité qui prenait place. Aujourd'hui, je suis fière de ce bel homme avenant qui malgré ses incongruités de fantaisie chasse la peine de mes amours passés car jusqu'alors il fallait que vous attendiez que ma joie revienne, mon cher ami, et que ce meurt le souvenir de cet amour de tant de peine pour lequel j'ai voulu mourir comme dit la chanteuse. Notre rencontre a été une remontée à la surface de l'eau pour lui et moi. Il m'a définitivement faire éteindre toute envie de suicide et cela a été un saut dans la joie de vivre. Je trouve maintenant la vie précieuse et pour rien au monde je me suiciderais ; de toute façon, le pire est derrière nous.